

jodi lynn anderson

Secrets de pêches

Traduit de l'anglais (américain)
par Claudine Richetin

wiz
Albin Michel


Du même auteur chez Albin Michel Wiz :

Peau de pêche

Titre original :

THE SECRETS OF PEACHES

(Première publication : HarperCollins Children's Books, New York, 2007)

© 2007 Alloy Entertainment et Jodi Lynn Anderson

Tous droits réservés, y compris de reproduction partielle ou totale,
sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2007



L'été, c'était différent. L'été, elles se baignaient nues dans le lac. Elles s'allongeaient sur l'herbe, les cheveux dégoulinants. Elles sculptaient leurs initiales – L C S, B D, M M – dans l'écorce du magnolia. C'était l'été que le verger Darlington, d'un vert d'émeraude et d'une douceur de velours, les avait enveloppées de son étreinte comme s'il devait durer toujours.

Mais le 5 septembre, une brise se faufila entre les rangées d'arbres et s'y installa comme un banc de brume. Elle n'avait pas du tout une odeur de pêche. Elle sentait, étrangement, la cannelle et le poivre de Cayenne. Une odeur de pays lointain. Une odeur d'obscurité.

Cette nuit-là, trois amies, Leeda Cawley-Smith, Birdie Darlington et Murphy McGowen, se retournaient dans leur lit, mal à l'aise, à mi-chemin entre la veille et le sommeil. À des kilomètres de là, dans une banlieue de Mexico, une statue de la Vierge de Guadalupe attendait, à l'entrée de la ville, un nouvel arrivant... ou un vieil ami. Une grappe de chauves-souris suspendues dans les grottes de la réserve naturelle de Buck's Creek sentirent le souffle d'un vent très ancien ébouriffer leurs ailes. Une urne verte, dans le funérarium de Bridgewater, attendait son premier et unique occupant.

Il y avait des places vides à remplir. Certaines resteraient vides.

Avant l'été suivant, Leeda Cawley-Smith disparaîtrait dans des

eaux troubles. Murphy McGowen courrait nue pour la dernière fois. Et Birdie Darlington trouverait dans la cidrerie quelque chose d'ancien et quelque chose de neuf, d'emprunté et de bleu.

Aujourd'hui, en cette première nuit d'automne, le verger frissonnait. Mathusalem, le plus vieux pacanier de la propriété, commença à extirper lentement ses racines du sol. Et la dernière pêche de la saison, mûre, suave, inaperçue, resta encore un moment suspendue avant de tomber.



S'il y avait une chose que Murphy McGowen avait toujours sue, c'est qu'elle partirait un jour de Bridgewater, Géorgie. Malgré ses goûts musicaux éclectiques, ses boucles échevelées, son passé dispersé (y compris des vêtements éparpillés au bord du lac et divers éléments d'enseigne de restaurant disséminés sur la route 1), partir avait été son projet le plus constant. En plus de son désir longtemps réprimé de traverser en voiture la pelouse du maire, M. Wise. Elle n'y était pas encore arrivée, c'est tout.

Si Murphy n'avait pas déjà eu sur le dos un tatouage de Ringo Starr, elle y aurait ajouté ces mots du *Thunder Road* de Bruce Springsteen : *La route peut nous conduire n'importe où.*

Dans l'ADN de Murphy, au même titre que la couleur de ses yeux (verts, comme ceux d'un chat), étaient inscrites des chansons d'évasion dont les paroles étaient imprimées avec précision. Le refrain disait : aller à l'université de New York et passer le reste de sa vie avec la certitude d'avoir trouvé la voie qui lui convenait. Aussi changeante qu'ait été Murphy dans bien des domaines, ce refrain, lui, n'avait jamais varié.

- Murphy, on peut y aller ? demanda Leeda. Les chiens ont l'air d'avoir faim.

Elle désignait de la tête les épagneuls de Birdie, Lune de Miel et Majestueuse, qui attendaient sur le trottoir mouillé de l'arrêt de bus en regardant dans leur direction, leurs oreilles de papillon dressées avec espoir. Les petits chiens semblaient sourire, comme toujours quand Birdie se tenait dans les alentours et quand ils étaient ensemble. Ils étaient tellement attachés l'un à l'autre que Murphy les appelait John et Yoko, même s'ils ressemblaient plutôt à un croisement entre Bambi et les Muppets.

- Je leur ai donné à manger juste avant de partir.

Birdie tourna la tête pour regarder par-dessus son épaule Leeda qui était en train de lui natter les cheveux. Leeda tira sur la natte.

- Oh, je veux dire, non, j'ai oublié. Ils meurent de faim.

Elle écarquilla les yeux en direction des chiens, qui lui sourirent en retour.

- Tu ne sais vraiment pas mentir, Birdie.

Leeda lâcha la tresse de Birdie et rejeta la tête en arrière d'un air découragé. Elle regardait à travers le plafond de plastique de l'abribus sous lequel elles étaient assises. Les gouttes de pluie s'y écrasaient en étoiles.

- J'ai tellement de devoirs à faire.

- Il y a une semaine qu'on est rentrées et tu es déjà stressée à mort, remarqua Murphy.

- Je suppose que oui.

Leeda haussa les épaules. Elle avait entamé ce que Murphy appelait un programme d'amélioration perfectionniste. Par défaut, Leeda visait toujours la première place.

- Encore cinq minutes. Il y en a un qui va arriver. S'il te plaît, je t'en prie ?

Murphy regarda Leeda qui avait toujours les yeux rivés au plafond constellé de pluie. Puis elle se tourna vers Birdie et toucha son bras tiède posé sur le sien. Birdie était un vrai radiateur.

- S'il te plaît ?

- Elle veut juste en voir encore un, dit Birdie avec un battement de cils en direction de Leeda. Et après on s'en va.

Birdie était une diplomate née. C'était sans doute dû à tout le temps où elle avait essayé de survivre dans la zone neutre entre ses parents récemment divorcés.

Murphy les observa toutes deux. Leeda avait l'air d'arriver directement de Martha's Vineyard, la station balnéaire branchée, avec ses pommettes parfaites, sa peau d'albâtre, ses taches de rousseur dues au soleil et ses vêtements totalement appropriés à la saison. Même décontractée et négligée comme aujourd'hui, elle ressemblait aux stars qu'on voit dans le magazine *People*, quand elles sont surprises à l'aéroport, tout ébouriffées et fatiguées. Birdie, en revanche, toute en courbes vermeilles, avait la douceur d'un Renoir. Elle ressemblait à la fraîche petite campagnarde qu'elle était.

Les deux filles, cousines au second degré, ne se ressemblaient en rien. Leeda était directe et catégorique, Birdie douce et docile comme la rosée. Depuis l'enfance, Leeda était essentiellement vêtue de blanc et surpassait par son éclat et son sourire toutes les beautés sudistes de Bridgewater. Birdie, en revanche, avait grandi avec de la terre sous les ongles, les pieds solidement plantés dans le verger où elle avait été éduquée, loin de l'école.

Avant que le juge Abbott ne condamne Murphy à la cueillette des pêches dans le verger cet été-là, au titre de travail

d'intérêt général, Murphy avait catalogué Leeda comme coincée et Birdie comme faible. Mais le temps passé ensemble – il faisait chaud le soir dans les dortoirs et elles allaient se rafraîchir dans le lac – avait été l'expérience de sa vie. Et la morale de l'histoire, c'est que lorsqu'on croit en savoir plus que tout le monde, on finit par avoir l'air d'une idiote.

Murphy, le cerveau en effervescence, tapait du pied sur le trottoir en fixant les initiales gravées dans les parois de Plexiglas. Elle tripota le paquet de cigarettes dans sa poche. Pourtant elle avait arrêté de fumer, car Rex, son copain, ne cessait de lui répéter que c'était une habitude stupide. Elle portait un jean délavé et moulant et un tee-shirt vert assorti à la couleur de ses yeux. Murphy n'avait pas besoin de s'habiller de façon particulière pour avoir l'air sexy. Elle aurait porté un habit de nonne qu'elle aurait encore donné l'impression d'avoir besoin de se couvrir. Murphy et Birdie appuyèrent la tête en arrière contre le mur, comme Leeda.

– C'est comme si quelqu'un avait appuyé sur le bouton pause, dit Birdie.

Elle avait raison. On aurait dit que la grisaille de l'automne de Géorgie ne finirait jamais, ne serait qu'une suite d'interminables après-midi de pluie, jusqu'à l'apocalypse.

Elles se taisaient.

– Quel jour a lieu la remise des diplômes ? demanda Murphy dans le crépitement des gouttes d'eau. Le 15 mai ? Je me demande s'il est trop tôt pour acheter mon billet d'autocar ?

– Ne dis pas ça ! s'exclama Birdie.

Murphy sentit son impatience croître, comme chaque fois qu'elle songeait à tous les jours qui lui barraient encore le chemin.

- Tu crois que quand je partirai, si je me retourne, je serai transformée en statue de sel ?

Leeda leva les yeux au ciel.

- Un peu théâtral, non ?

Murphy lui sourit.

Elle savait que la référence fonctionnait dans l'autre sens, en fait. Dans l'histoire, la femme de Saul se transformait en statue de sel parce qu'elle regardait par-dessus son épaule la cité d'insouciance et de péché qu'elle laissait derrière elle. Alors que c'était Murphy qui avait toujours été trop vulgaire, trop insouciant, trop tumultueuse pour Bridgewater. Le nombre de fois où elle avait fait parler d'elle, avait été attrapée et clouée au pilori (en général parce qu'elle l'avait cherché) était incalculable. Parce qu'elle ne savait pas se tenir tranquille, ni se contenir, ni dire non aux garçons, Murphy avait toujours eu le sentiment de faire tache dans cette ville du Sud par ailleurs si claire et brillante. L'atmosphère de Bridgewater serait beaucoup plus salubre sans elle.

Un orage grondait dans le lointain. Murphy se pencha sur le distributeur de journaux et jeta un coup d'œil à la une du *Bridgewater Herald*, daté du 10 septembre. Dans le coin gauche, en bas, on pouvait lire les brèves de la semaine : *Carrie Ann Acherton sauve un faucon blessé à Winkie Doodle Point, le juge et Mrs Miller Abbott attendent leur premier petit-fils*. Elle rêvait d'une ville où les faucons blessés n'occupaient pas la première page. Où aucun lieu ne s'appelait Winkie Doodle. C'est alors qu'elle l'entendit. Le pouls de Murphy s'accéléra tandis que le lointain vrombissement de l'autocar prenait la bretelle de sortie de la route 75. Elle suivait son itinéraire comme on fredonne une chanson connue : il s'arrêtait à l'unique stop et tournait

à droite après le virage, avant d'apparaître en pointillés entre les arbres qui bordaient le parking.

- Ah ! dit Murphy au moment où il arrivait vers elles et où elle put lire la destination sur le pare-brise. *New York*.

- Alléluia ! dit Leeda en se redressant et en se lissant les cheveux.

Murphy plongea la main dans sa poche et saisit entre ses doigts le caillou qu'elle avait ramassé sur le parking devant son mobile home. Elle se leva et attendit pendant que le bus s'arrêtait dans un freinage asthmatique. Il laissa échapper un second soupir quand la porte s'ouvrit avec un sifflement, révélant un superbe marchepied de caoutchouc noir.

Elle vit avec stupéfaction en descendre deux personnes. Qui pouvait volontairement descendre d'un autocar à destination de New York ?

- Bonjour, dit-elle au chauffeur. Vous allez bien à New York ?

- Oui.

Murphy faisait ça, de temps en temps, depuis l'âge de douze ans. Elle estimait qu'en tout elle avait probablement expédié à New York une quarantaine de cailloux du parc de caravanes Anthill Acres. Si elle envoyait ainsi, morceau par morceau, une assez grande partie de sa vie, pensait-elle, elle finirait par l'y transférer tout entière.

Murphy prit son caillou, se pencha et le déposa dans le coin inférieur de la plus haute marche, l'ajoutant au petit tas de débris déjà accumulés. Elle se redressa et fit un grand sourire au chauffeur.

- Bon voyage.

Il se contenta de la regarder avec des yeux ronds, hocha la tête et tira sur la poignée pour refermer la porte.

Elle regarda l'autocar s'éloigner dans l'après-midi gris. Cet instant lui procurait toujours un sentiment d'espoir impatient. Il n'y avait aucune garantie, et tant de temps encore à attendre. Mais à chaque fois un peu moins, cependant. Murphy se fourra le pouce dans la bouche et le mordilla en souriant. Elle sentait ses pieds frémir d'une sorte d'élasticité, comme un sprinteur qui prend son élan avant la course.

Il ne pleuvrait pas éternellement.



Sur la photo du huitième anniversaire de Leeda Cawley-Smith qui trônait sur l'étagère du salon, Leeda était invisible. Ce n'était pas immédiatement perceptible. En apparence, on la voyait. Elle se tenait là, dans sa petite robe blanche Ralph Lauren Kids. Avec ses chaussures blanches Ralph Lauren. Ses cheveux blond cendré et ses barrettes blanches. Dans le décor estival bleu et vert, prête à souffler ses bougies, on aurait dit Alice au pays des merveilles. Mais, à y regarder de plus près, on voyait bien qu'elle était invisible. À la façon dont sa mère s'était détournée au moment décisif. Pas seulement à cet instant-là, d'ailleurs. Il en était toujours ainsi.

Enfant, Leeda s'était souvent demandé si elle n'était pas un fantôme, au moins en partie. À cause du fait qu'elle était toujours à la remorque de sa mère, comme au bout d'une laisse invisible. Lucretia passait avec aisance de réunion de parents d'élèves en réception mondaine, en dîner magnifiquement organisé, et Leeda avait l'impression de ne jamais pouvoir retenir son attention. Cette photo en était la preuve flagrante. Elle montrait une fillette parfaite. Entourée d'autres enfants qui voulaient toujours être à ses côtés. Allergique à

la poussière, à la saleté, à tout ce qui n'était pas de première qualité. Une fillette dont l'invisibilité était parfaitement invisible.

Leeda sortit de la maison familiale sur la pelouse vert émeraude de *La Plantation des Jardins*. Debout, les bras croisés, vêtue de jaune jonquille, tous ceux qui l'auraient vue auraient dit qu'il était difficile de ne pas remarquer Leeda Cawley-Smith. Elle avait ce genre de beauté que non seulement on admire mais qui inspire une sorte de respect. Durant ses deux premières années au lycée, elle ne cessait de se regarder dans le miroir afin de vérifier si rien n'avait changé, si ce qui faisait que les gens avaient envie de s'asseoir à côté d'elle sans qu'elle ait à lever le petit doigt ou faire le moindre effort mental était toujours là. Aujourd'hui, le visage rayonnant dans la douce lumière de septembre, elle était plus belle que jamais. Ce qui avait changé, c'est que Leeda n'y attachait plus d'importance.

Au-dessus d'elle, un magnolia penchait ses branches tordues, ses grandes feuilles vernissées bruissant l'une contre l'autre dans un chuchotement de papier froissé. Certaines feuilles avaient commencé à jaunir sur les bords. C'était une de ces journées – légères, ombreuses, avec une brise fraîche – qui donnaient à Leeda l'impression d'être libre, totalement, inexplicablement.

Deux semaines plus tôt, comme cadeau de rentrée, Murphy lui avait offert un carnet intitulé (au marqueur noir) *Notes pour une vraie Leeda Leeda*. Il était plein de toutes sortes de trucs compilés par Murphy. Des réflexions sur la vie. Sur Leeda. Des conseils. Des petits dessins de pêches. Le carnet ne

parlait pas du tout de grimper aux arbres. Ça, c'était l'idée de Leeda.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle pour voir si personne ne l'observait et commença à grimper. De loin, à se hisser de branche en branche, avec ses longues jambes qui pendaient souplement, elle devait avoir l'air d'un chiffon mouillé qu'on aurait lancé dans l'arbre. La brise agitait les ramures qui oscillaient en gémissant, mais elle continuait à grimper. Finalement, elle regarda en bas. Son cœur battait à tout rompre. Un sourire haletant fit frémir ses lèvres.

Ah ! se dit-elle, à moins que ce ne soit à l'arbre. Leeda avait peur des arbres depuis qu'elle y était restée piégée, le jour de l'anniversaire, sur la photo.

Leeda sourit à la vue de ses genoux éraflés. Avec prudence, lenteur, elle se hissa jusqu'à la fourche de l'arbre, ses deux mains agrippées à la branche pour garder l'équilibre. Elle se trouvait juste au niveau de la fenêtre de sa chambre. Elle balançait les jambes, étourdie. Un frémissement lui tordait l'estomac chaque fois qu'elle regardait en bas.

Leeda scruta l'intérieur de la pièce, avec l'impression d'être une voyeuse. Grand lit blanc, bureau blanc, murs blancs et nus. Elle se demanda un instant quel effet cette chambre produirait sur un étranger. Elle se pencha davantage, à la recherche d'indices révélateurs. Mais il y en avait peu. Elle se demanda si ce n'était pas ça qui était révélateur, justement.

C'est alors qu'un visage apparut à la fenêtre. Leeda sursauta et se rejeta en arrière en se rattrapant à la branche, qui lui écorcha le bras. On entendit le cliquetis de la poignée et le grincement de la fenêtre qu'on soulevait. Lucretia Cawley-Smith pencha la tête à l'extérieur.